

# Le croque-mort de la gauche

Par [Laurent Joffrin](#) — 10 janvier 2017 à 18:06

## Avec «Comment se dire adieu ?» le journaliste Claude Askolovitch dresse un réquisitoire contre François Hollande et le socialisme.

- Le croque-mort de la gauche par Laurent Joffrin

Tirer des flèches assassines sur une cible disparue, sonner l'hallali quand la chasse est finie : c'est la situation ironique dans laquelle se trouvent ceux qui exploitent, encore et toujours, le filon du «Hollande bashing». Ce sont des procureurs sans accusé, des bourreaux sans condamné, des chasseurs sans gibier. Ainsi, Claude Askolovitch, à l'instar d'Aquilino Morelle (*lire en dernière page*), publie-t-il un livre pour abattre le président sortant qui, entre-temps, est déjà sorti. Malchance éditoriale...

Mais alors à quoi bon parler d'un réquisitoire qui tourne à vide ? Parce qu'Askolovitch, journaliste brillant, ne veut pas seulement liquider un président socialiste. Il veut régler son compte au socialisme lui-même. Il rejoint la troupe ancienne de ceux qui annoncent, avec force et rage, la mort de la social-démocratie, cette pelée, cette galeuse, qui hante toujours la scène politique alors qu'on l'a enterrée dix fois. Ils sont nombreux, surtout ces temps-ci, à entonner le requiem, par macronisme ou par mélenchonisme, ou bien parce qu'ils ont rejoint la triste cohorte des conservateurs, quand ce n'est pas celle des identitaires agressifs. Askolovitch n'est pas tout à fait de ceux-là. Il veut rester de la famille, voter malgré tout pour ceux à qui il déclare son mépris. Mais pour le reste, quelle détestation ! Hollande ? Un «rien», un hologramme, un aimable spectre, sans affects ni convictions, robot du pouvoir qui a décidé de mener une politique creuse dans l'ère du vide. Le socialisme ? Une longue imposture. Askolovitch aligne comme les attendus d'une condamnation la liste des trahisons socialistes. L'Union sacrée en 1914, pour faire tuer le peuple, la non-intervention en 1936, pour sacrifier la République espagnole, le ralliement à Pétain en 1940, la guerre en Algérie sous Mollet, le tournant européen sous Mitterrand, le renoncement sous Jospin, l'inanité sidérale sous Hollande. N'en jetez plus ! Les leaders socialistes dans l'histoire ? Un ramassis de lâches et de traîtres. Le socialisme ? Une idée morte après avoir été bafouée.

Pourtant, quelques objections viennent à l'esprit du lecteur qui garde un peu de mémoire. D'abord, est-il si légitime, ce procureur de la social-démocratie, ex-militant rocardien, qui s'aperçoit soudain qu'il s'est fourré le doigt dans l'œil dès sa prime jeunesse ? L'ancien supporteur de Tapie et de DSK, ou encore de Besson, passé en deux jours de Royal à Sarkozy au milieu d'une campagne électorale, tel un médiocre transfuge passant à l'ennemi la veille de la bataille. Est-il bien placé pour donner des leçons de vraie gauche ? Mais l'essentiel est ailleurs. Askolovitch remonte à l'avant-guerre de 1914. Suivons-le. A cette époque, le programme socialiste comporte de grandes réformes dont ses adversaires pensent qu'elles sont de pures utopies : une santé pour tous, un droit du travail qui rétablisse un peu l'équilibre entre employé et employeur, une retraite décente, le droit de se syndiquer dans l'entreprise, un impôt progressif, des congés pour les ouvriers, des limites à l'arbitraire patronal, une éducation pour tous, des délégués du personnel, un Etat qui s'efforce de soutenir l'activité, une progression du pouvoir d'achat, un salaire minimum, une limite humaine au temps de travail : tout cela n'existe pas et paraît aussi lointain que la semaine des quatre jeudis. Un siècle plus tard, le programme a été appliqué : tel est l'héritage de la social-démocratie, constitué au fil de grandes étapes : le Front populaire, le Conseil national de la Résistance, la politique

keynésienne de l'après-guerre, les réformes de Mitterrand, de Jospin... ou de Hollande. Bien sûr, point de grand soir dans ce travail patient de construction, mais des réformes progressives et utiles. Des réformes tenues pour insuffisantes ou négligeables par la gauche de la gauche de toutes les époques, mais qui suscitent sa réaction agressive dès qu'on fait mine d'y toucher... Ce processus démocratique n'est pas romanesque. Mais il a construit l'Etat social dont nous bénéficions aujourd'hui. Pendant ce temps, les révolutionnaires imposaient à la classe ouvrière des malheureux pays où ils l'emportaient, une bureaucratie criminelle et inefficace. Sa réussite historique explique la crise de la social-démocratie : elle a réalisé son programme. Elle peine à définir ses nouveaux objectifs. Pourtant, ils existent. Les besoins de justice, d'intervention collective, de maîtrise du marché sont toujours là. Ils tendent à être captés par le nationalisme. Est-ce une raison pour les abandonner ? Askolovitch reste silencieux sur ce point. Il croit que la gauche a laissé tomber sa mission. C'est lui qui a laissé tomber la gauche, qu'il dénigre pour masquer son renoncement. Pas très grave, au fond.

[Laurent Joffrin](#)